

# ***Aliscans*: chanson de la tendresse<sup>1</sup>**

Bernard Guidot

Université de Strasbourg II

Le genre épique, notamment les plus anciennes chansons, est davantage caractérisé par la force, la puissance, la violence, l'extraordinaire, la démesure, les éclats tonitruants, que par la délicatesse, la finesse, les nuances et les doux propos. Les discordances revendiquées, affirmées, soulignées l'emportent de loin sur l'harmonie, les demi-teintes et les scènes chargées d'émotion. Sans doute y a-t-il quelque trace d'esprit frondeur, quelque penchant à l'impertinence à pouvoir présenter *Aliscans*<sup>2</sup> comme une chanson de la tendresse, pourtant nous sommes enclin à penser que dans une œuvre littéraire, les jugements ne doivent pas toujours être fondés sur des appréciations quantitatives,<sup>3</sup> mais largement nuancés par des critères qualitatifs. Les tableaux intimes ont autant d'importance que les larges fresques et ils tiennent une place non négligeable dans *Aliscans*.<sup>4</sup> Si la chanson de geste est peu adaptée aux raffinements psychologiques, elle se signale par un art de la transposition qui, lors de scènes privilégiées, permet à des réactions toutes intérieures d'affleurer à la surface des événements. La violence ne se soucie pas de la personnalité de l'Autre, sinon pour la détruire; la tendresse suppose, au contraire, un comportement modéré et attentionné que seul le compagnonnage épique admet fugitivement dans les plus anciennes chansons. A cet égard, on constate dans *Aliscans* de considérables changements.<sup>5</sup> La tendresse y a son style, ses marques, sa manière d'être et d'apparaître: vocabulaire, gestes, attitude générale; elle est réservée à certains privilégiés, à cause de ses exigences. Dans la structure du récit, fondée sur une esthétique de la surprise, elle succède aux scènes de bataille, est une alternance spirituelle aux événements qui sont des étapes obligées de la progression narrative, introduisant alors des perspectives nouvelles, des échappées vers le rêve, des ralentissements, voire des pauses. Le rythme épique acquiert une respiration plus ample. *Aliscans* enfin évite l'écueil d'un excès d'affectivité et d'émotion en associant parfois tendresse et sourire. Dès lors, le poète prend du recul, de la hauteur, refuse l'attendrissement, garde mesure dans l'art de la nuance.

## **I. La tendresse et ses marques**

Dans la chanson de geste, les immenses confrontations collectives ne favorisent pas précisément l'expression d'une vie intérieure raffinée. Bien au contraire, elles permettent à l'égoïsme, à la grossièreté de passer au premier plan. De même, les traverses de l'existence placent en

position périlleuse les êtres les plus sensibles. Sur ce point l'opinion du poète *d'Aliscans* ne laisse pas de doute. On peut songer aux liens qu'il établit entre l'hostilité des courtisans de Laon et l'état misérable de Guillaume, qui subit les avanies de ceux qu'il a favorisés par le passé. L'affirmation, profondément pessimiste, est extrêmement générale (vers 2821-22):

Ausi com d'orne qui chiet en povretez,  
Jamés n'i ert ne cheriz ne amez.

De fait, la capacité à la tendresse est un signe d'élection dans le monde épique. L'esprit manichéen en exclut les êtres frustes, dénués de toute délicatesse, et les ennemis. Aucun Sarrasin ne participe à une scène tendre, sauf un. Desramé, qui fait montre de son inclination paternelle qu'il découvre pendant son combat contre Rainouart, mais ce dernier repousse brutalement l'affection de son père.<sup>6</sup> Tout rapprochement est écarté sans ménagement (vers 6819):

«Ne sui vo filz, certes, ne vos amis.»

Le jeune géant ajoute qu'il préférerait être précipité en enfer<sup>7</sup> plutôt que de renoncer à la lutte (vers 6820-21).

La tendresse, pudique et discrète, s'exprime lors de rencontres privilégiées entre des personnages qui se sont choisis et qui goûtent à un bonheur intense mais éphémère. Les protagonistes entrent momentanément dans l'éternité, puisque le temps semble s'arrêter. Cette communication n'est possible qu'au sein de cercles très restreints, de duos. Toute présence supplémentaire a tendance à empêcher, à faire disparaître ou à gâcher ces instants de qualité qui sont gages de bonheur suprême.

Le monde de la guerre encourage les combattants en détresse à se rapprocher, notamment les membres de la famille de Narbonne, ce qui donne lieu à des effusions viriles entre oncle et neveu (Guillaume et Vivien,<sup>8</sup> à plusieurs reprises pendant la première bataille d'Aliscans), entre cousins<sup>9</sup> (Bertrand et Vivien, vers 147-56), entre frères (Guillaume et Hernaut de Gironde, vers 2617a-23). L'harmonie spirituelle qui unit ces proches parents est un point d'orgue du réconfort guerrier. La confiance réciproque est non seulement fondée sur des habitudes militaires éprouvées, sur des liens de parenté connus, mais sur un attachement né de vues et d'idées communes.

La présence de personnages féminins apporte une sensibilité bien différente dans un grand nombre de scènes de tendresse. Une complicité affective tacite donne le ton, et dans des duos qui ne sont pas comparables. L'amour de Guillaume et Guibourc dans *Aliscans* est assuré depuis longtemps, l'action se situant après celle de la *Prise d'Orange*. L'entente entre eux est en principe dépourvue de tout nuage, mais aussi des soubresauts qui sont parfois bénéfiques aux relations amoureuses. Le désastre d'Aliscans modifie l'ordre des choses avec la naissance de la jalousie féminine. Son antidote naturel est la tendresse, automne de la passion, qui est à l'origine de nouveaux effluves printaniers, le danger étant passé.

Situation nouvelle que celle d'un frère et d'une sœur (Rainouart et Guibourc) qui se sont perdus de vue depuis longtemps<sup>10</sup> et que l'aventure met en présence sans qu'ils se reconnaissent. Les obstacles sociaux et religieux nuisent d'abord à l'établissement d'une harmonie confraternelle mais la patience déterminée de Guibourc l'emporte. Plus insolite encore est l'émotion ressentie par Guillaume devant la jeune et séduisante Aélis prosternée à ses pieds pour demander la grâce de Blanchefleur. L'homme mûr et aguerri ne saurait rester indifférent à la fragilité et au charme d'une jeune parente (vers 3309-15).

Les scènes de tendresse dans *Aliscans* ont leur stylistique propre: paroles peu nombreuses, prononcées à mi-voix, gestes lents et doux, attitudes faites de retenue. L'essentiel se concentre dans le non-dit, l'impalpable, l'indicible.

La pudeur conduit à l'utilisation du vocabulaire hypocoristique, qui est probablement une manière instinctive de ne pas aborder les situations de front, en biaisant, en se fondant sur une approche annexe, connexe, en mettant en avant des termes inexacts, inadaptés, impropres.<sup>11</sup> Ainsi, la passion est formellement oubliée, la maturité remplacée par la jeunesse, lorsque Guillaume, seul et songeant à la tristesse que ressentira Guibourc à l'annonce de la mort de Vivien, se dit en lui-même (vers 863):

«Hai! Guiborc, ma franche damoisele...»

Le lien de parenté entre Vivien et Bertrand est occulté quand ce dernier appelle le mourant «Niés Vivien» (vers 166): approche oblique de la réalité, marque de timidité et de réserve, qui efface leur cousinage et les rapproche par cette évocation implicite de Guillaume. Des liens fraternels, imaginaires mais doux, rassurants, catalyseurs de confiance,

peuvent remplacer l'amour entre époux (celui de Guillaume et Guibourc, vers 499):

«Dame Guiborc, douce suer, bele amie...»

une passion encore balbutiante, comme lorsque la jeune Aélis prend congé de Rainouart (vers 4080b):

«Rainoart frere, dist ele, entendez ça...»

ou une attirance profonde, sans arrière pensée, comme celle que Guillaume ressent assez vite pour la même Aélis (vers 3313-14):

Si li a dit: «Bele suer, douce amie,  
Ma bele niece, Jhesu vos beneïe!»

Dans les instants privilégiés qui réunissent Guillaume et Vivien mourant, le discours de la tendresse est fondé sur les apostrophes pathétiques récurrentes, l'appel au passé, l'expression de sentiments personnels. Le comte Fièrrebrace revient sur l'éducation de Vivien (vers 886):

«Je vos norri par mout grant chiereté»

évoque l'affection des chevaliers depuis l'adoubement de son neveu, rassure celui-ci au sujet du respect de son serment, dit son propre désarroi, ses conceptions pessimistes concernant le déclin du christianisme et l'essor du paganisme (vers 881-928).

Plus encore dans la scène de confession de Vivien, le ton est d'une infinie douceur, d'une vive tendresse, accompagnées d'une grande confiance. L'harmonie des cœurs est totale avant le voyage suprême. Guillaume, impressionné par l'imminence de la mort, dissimule son désarroi pour réconforter Vivien du mieux possible. L'atmosphère est chargée de tristesse et Guillaume joue le rôle d'une mère qui serrerait son enfant contre son giron. C'est Vivien qui a réclamé l'appui de sa tête contre la poitrine de son oncle (vers 966-67):

Dist Vivïens: «Sire, je ai grant fein  
Que vos mon chief metez endroit vo sein.»

Les gestes des deux hommes sont lents, mesurés, comme calculés. Les propos laconiques de Guillaume, pathétiques et douloureux, associent la

perte des meilleurs guerriers, le futur et tragique destin d'Orange et celui de Guibourc (vers 960-83).

La tendresse associée à la douleur se manifeste tantôt par des gestes spontanés, nés de l'affolement, tantôt par une grande retenue gestuelle due à de violents transports. Pensant que Vivien est mort, Guillaume, après l'avoir supplié de lui répondre, cesse très vite de parler et l'embrasse avec une ferveur quasi religieuse, le couvrant de baisers qui ont valeur de symboles, à l'emplacement du cœur, sur la gorge, la poitrine, sur la bouche, douce comme la cannelle, enfin sur les mains croisées.<sup>12</sup> Les attitudes touchent à l'hagiographie, Vivien n'étant déjà plus de ce monde (vers 873, 875-78). La souffrance immobilise ensuite Guillaume tenant Vivien étroitement embrassé (vers 879-80). Au moment du départ de l'Archant, Guillaume en pleurs adresse à son neveu quatre baisers (vers 1080).

La même raideur religieuse caractérise le poignant tableau constitué par Bertrand et Vivien serrés dans les bras l'un de l'autre. Leur immobilité est quasi parfaite (vers 147-56). Lors du départ du comte pour Laon, l'idée de la séparation suscite une longue intervention de Guibourc au style direct (vers 2433-40) contenant rappels du passé et supplications (vers 2439-40):

«Si com tu sez que je foi t'é portee,  
Remembre toi de ceste lasse neel!»

suivie de l'évanouissement de l'héroïne. Sans épanchement notoire (le seul vers 2444 rapporte ses paroles au style indirect), Guillaume la relève et l'enlace tendrement (vers 2432-47). Le départ pour la seconde bataille d'Aliscans ne donne pas lieu à de vives effusions, est au contraire marqué par la maîtrise, la discrétion et la retenue (vers 4890-92).

Mais c'est sans doute la scène d'adieu entre Rainouart et Aélis (au départ de Laon; c'est elle qui en a eu l'initiative, vers 4079-80) qui associe le mieux la tendresse et l'implicite ou le non-dit.<sup>13</sup> L'émotion est à son comble. Il n'est pas parlé d'amour, la condition féminine l'interdit à la belle Aélis et Rainouart en serait bien incapable. L'extrême discrétion limite la rencontre: les propos d'Aélis (au style direct) ne contiennent qu'une demande de pardon pour une éventuelle offense. Elle embrasse Rainouart, qui accède à sa requête (paroles rapportées au style indirect). L'essentiel a été évité d'un commun accord tacite. La tendresse procède toujours par ricochets et chemins de traverse.

## II. Tendresse et conduite du récit

La tendresse n'est pas constamment présente dans l'œuvre. Elle est soumise, comme d'autres thèmes, à une esthétique du discontinu souvent illustrée par le genre épique. Nous avons relevé sept pages narratives<sup>14</sup> d'au moins trois cents vers qui l'excluent totalement (l'une d'entre elles est longue de plus de mille six cents vers). Même s'il est difficile de les caractériser de manière univoque, nous constatons qu'elles sont en particulier consacrées à la seconde bataille d'Aliscans, avec l'épisode des couards et les combats acharnés contre les monstrueux guerriers sarrasins. Fureur, violence, cruauté constituent un climat narratif tendu. Certaines de ces pages se terminent par d'importantes scènes de tendresse: le premier retour de Guillaume à Orange, l'émotion éprouvée par le comte en face d'Aélis, les premiers émois de Rainouart vis-à-vis de son tinel, l'intervention apaisante de Guibourc auprès de ce même Rainouart. A chaque fois, la tendresse est irruption de la vie intérieure au sein de tensions dangereuses ou de conflits ouverts: il s'agit de ralentissements bienfaisants dans le rythme du récit, de pauses rafraîchissantes ou revigorantes.

La tendresse, loin d'être détachée des événements, est au contraire expliquée ou justifiée par eux, en opposition ou en harmonie avec eux.

Exigeante sur la qualité des individus, effarouchée par la multitude, avide de cercles très réduits, la tendresse peut aussi naître «à cœur absent.»<sup>15</sup> Dans ce cas, la foule hostile ou l'angoissante solitude jouent le même rôle. Guillaume, pressé par les hordes païennes, au sein du danger, invoque Marie (sans doute image de la maternité rassurante) et songe surtout à Guibourc, éloignée de lui.<sup>16</sup> Il éprouve le sentiment confus d'un déclin, mais ses liens avec l'absente le stimulent, l'incitent à résister (vers 659-61). Seul à côté de Vivien qu'il croit mort, Guillaume se lamente et sa pensée s'envole vers Guibourc et la fulgurante souffrance qu'elle éprouvera en apprenant le désastre (vers 865):

«Mout serez cuite de boillant estancele»

et c'est encore le doux souvenir de Guibourc qui atténue sa détresse quant il chemine seul en direction de Laon (vers 2474-75) ou lorsqu'il désespère à la Cour, abandonné de tous, son épée sur les genoux (vers 2863-65). Permettant d'échapper à une cruelle réalité, la tendresse est alors reconfortante diversion par le rêve.

Des faits notoires pour le déroulement narratif déterminent chez les protagonistes la conscience aiguë d'un bonheur qui se traduit par des marques de tendresse: ainsi pour l'arrivée des armées de la geste de Narbonne,<sup>17</sup> en vagues régulières et comme orchestrées par l'esprit solidaire. Guibourc ressent le besoin d'extérioriser sa joie (vers 4333a-34):

Guillelme enbrace au cort nés le marchis,  
Les elz li bese et la bouche et le vis.

de même que Guillaume venant accueillir son frère Aymer le Chétif, souvent éloigné des terres chrétiennes (vers 4409-10):

Contre Aymer pense d'esperoner;  
Brace levee vet son frère acoler.

La qualité de l'harmonie entre les êtres, fondée sur la tendresse, est parfois en liaison directe avec la prescience d'une nouvelle non encore connue: très tôt Guibourc a le vif sentiment que Rainouart est son frère, ainsi s'explique l'immédiat climat de confiance qui s'installe entre eux et qui baigne le tableau rendant compte de leur première conversation sans témoin. La richesse des appartements (tentures, marbre, décorations) est emblématique de la sérénité ambiante (vers 4626-29), la protection divine s'incarnant sans doute symboliquement dans la lumière (vers 4629):

Li soleus luist dedenz par la verrine.

De manière anodine, la reine progresse dans ses investigations, mais l'entretien est caractérisé par les silences mesurés, la pudeur, la discrétion. La concorde est tacite, la question essentielle n'étant pas abordée (vers 4638-40). Dès lors, Guibourc entoure Rainouart de son affection et de sa tendresse (vers 4653-64), celui-ci conservant la plus extrême réserve.<sup>18</sup> Elle s'interdit de léguer à qui que ce soit l'épée qui lui vient de Thiébaud (vers 4684-85):

Or l'avra cil que ele aime et tient chier:  
C'est Renoart au voir corage entier.

En fait, sa conviction intime ne la quitte plus (vers 4710-11):

Li cuers li dist et commence a penser  
Que c'est ses frères, mes nel velt demander.

Plus tard, ayant obtenu que Guillaume et Rainouart se réconcilient une seconde fois, Guibourc est à l'origine d'un nouvel entretien avec le bon géant qui lui apprend que Desramé est son père. L'émotion la gagne aussitôt (vers 7840-42):

Guibor l'oi, si commence a frémir.  
Son frère voit, si gita un soupir;  
L'ave del cuer li fist as eul venir.

Elle amène patiemment Rainouart à confier ce qu'il connaît de son passé, notamment l'existence d'une sœur Orable. Une explosion de tendresse (pleurs et embrassades, vers 7861-62) est la conséquence de l'ultime aveu, habilement sollicité par Guibourc, maladroitement exprimé par Rainouart (vers 7858-60):

«Li cuers me dit, sovent i ai pensé,  
Que c'estes vos, mais n'en ai mot soné,  
Por ce qu'estoie si forment assoté.»

La tendresse et ses nuances délicates scellent, dans une joie profonde, la claire révélation d'une parenté longtemps pressentie.

C'est l'image idéalisée de l'être cher qui permet le plein épanouissement de la tendresse. On connaît le dialogue difficile entre Guillaume et Guibourc au moment où le comte revient dans sa cité après le désastre d'Aliscans. La fermeté de l'héroïne (refusant l'accès d'Orange au visiteur, elle réclame des preuves de son identité, vers 2012-2018, 2031-38) s'accompagne d'une réelle affection pour celui qu'elle appelle «Li gentix quens qui de moi est amez» (vers 2021), mais qu'elle croit loin d'elle. Guillaume en est ému et pleure. L'explication classique est qu'il n'a pas été reconnu par son épouse, pourtant l'analyse devrait être affinée à la lumière de la scène qui suit. Certes, Guillaume, accueilli avec le cérémonial attendu, est admis dans la forteresse, lorsqu'il a délivré les prisonniers, toutefois Guibourc le mesure à l'aune de sa tendresse, le compare au modèle qu'elle conserve au fond de cœur, celui qui aurait ramené Bertrand, Guichard, Guiélin, Gautier de Pierrelée, Vivien. L'énumération est longue, la conclusion sans ambages et cruelle (vers 2215):

«N'es pas Guillelmes! Tote en sui effraée.»

Véritable condamnation qui autorise à penser que précédemment son inconscient refusait de reconnaître ce chevalier défait, reflet brouillé d'un modèle conforme à sa tendresse.<sup>19</sup>

Quand les protagonistes épiques sont épanouis, conquérants et optimistes, ils sont moins capables de tendresse, tout comme si la dynamique guerrière ne pouvait s'attarder à des effusions qui s'apparentent à des arrêts dans l'évolution narrative. Pourtant, certaines scènes tendres sont incitation à l'effort ou à la décision. A Orange, le long dialogue de Guillaume et Guibourc aboutit au départ pour Laon. Les deux époux sont aussi déprimés l'un que l'autre lorsqu'ils s'étreignent, mais le sursaut vient de la détermination féminine (vers 2320-65). De même, Guillaume est amené à pardonner à Blanchefleur parce qu'il est ému par la rayonnante personnalité d'Aélis (vers 3327c-29):

Ot le Guillelmes, li cuers li asoplie;  
Dont s'abessa, la pucele a haucie,  
Sa volenté bonement li otrie...

L'émotion tendre, l'inclination, l'affection, loin d'être une parenthèse lyrique, exercent alors une influence déterminante sur la dynamique du récit.

### III. Tendresse et sourire

Mais la tendresse a ses dangers: la profusion de sensibilité, l'attendrissement incongru, ce qui éloignerait à l'excès de l'atmosphère épique traditionnelle et risquerait de verser rapidement dans la faute de goût. D'instinct, le poète d'*Aliscans* l'a pressenti, imposant des limites aux marques, à l'emploi et à l'influence de la tendresse, en l'associant parfois au sourire<sup>20</sup> et à l'humour.

Au moment où Guillaume va partir pour Laon, Guibourc est saisie d'un accès de jalousie qui surprend quelque peu (vers 2369-83). La mention de ce sentiment est un premier écart par rapport aux habitudes épiques: le bon ton traditionnel implique que l'on ne puisse soupçonner le héros d'un comportement critiquable dans aucun domaine, singulièrement dans celui de la fidélité. La suspicion amoureuse relève plutôt de l'univers romanesque,<sup>21</sup> voire des courants comiques (fabliaux, *Roman de Renart*). Il lui arrive d'être marquée d'agressivité; fréquemment elle est entachée d'un voile de ridicule.<sup>22</sup>

Il est difficile de ne pas considérer les tendres sentiments de Guibourc sans un certain sourire. Ses craintes la conduisent à opposer dans ses paroles deux tableaux antithétiques: d'une part l'opulente terre de France, les jeunes filles aux fraîches couleurs, les dames

somptueusement parées, d'autre part le pays d'Orange (avec ses souffrances, ses privations) et elle-même. De ce fait, elle rapproche le bien-être matériel et la plénitude affectueuse, mais aussi les privations, les souffrances physiques et la détresse morale, le manque d'affection. Ces associations tirent la tendresse dans la sphère de l'humour. Auparavant, la scène d'adieux est empreinte de pathétique, dominée par de tendres effusions (vers 2385-86 et 2388-89):

L'ave del cuer li est as elz montee,  
Aval la face li est jus avalee...  
Guiborc enbrace, si l'a reconfortee;  
Mout l'a sovant besiee et acolee.

Les deux personnages eux-mêmes vivent leurs sentiments sans la moindre distance souriante. Le poète ne se trouve pas exactement dans des dispositions identiques. Chacun peut s'en apercevoir à la lecture du serment de Guillaume (vers 2390-2405) qui répond à la lettre aux soucis de Guibourc. Jurant de se soumettre à une vie totalement ascétique, il écarte sans distinction tout ce qui rappellerait l'amour du bien être, la mollesse ou le simple confort, mais aussi les gestes et les attitudes de nature érotique, sensuelle ou simplement affectueuse. Le détail est amusant et rappelle, dans un esprit différent, d'autres serments épiques: ceux de Vivien et d'Aÿmer le Chétif relevant de la démesure, celui d'Hernaut le Roux,<sup>23</sup> fanfaronnade de matamore que le destin punira: n'avait-il pas juré qu'il ne boirait jamais d'eau, ne mangerait jamais de tourte, n'aurait jamais de relations avec une femme rousse tant qu'il serait à la tête de Gironde? Ici «le héros, ému des plaintes et des craintes de sa femme, tient à la rassurer»;<sup>24</sup> il se lie volontairement, s'impose des obligations précises et pointilleuses, mais plus que le serment, ce qui incite à sourire c'est la stricte observance de la lettre de la promesse. La fidélité à la tendresse n'exigeait pas un formalisme aussi paralysant. Il serait inquiétant s'il n'était drôle.

Le respect du serment de Guillaume, leitmotiv épique dans *Aliscans*, se transforme en une sorte de métaphore filée qui donne lieu régulièrement à des épisodes surprenants et souriants. Ne nous attardons pas sur ceux qui concernent le refus du confort et qui laissent parfois le brave Guimar ou l'entourage royal, pour nous attacher aux rencontres familiales pendant lesquelles Guillaume s'abstient avec une pudeur compassée de toute marque de tendresse à l'égard des siens: Hernaut de Gironde, après l'avoir combattu sans le reconnaître,<sup>25</sup> l'embrasse avec délicatesse, mais il est mal payé de retour (vers 2622-23):

Devant sa bouche fist Guillelmes escu,  
Qu'onc a sa bouche ne toucha nu a nu.

Le plus drôle est que Guillaume n'est à aucun moment tenté par une trahison amoureuse. Ces baisers refusés sont des avatars bien lointains et chargés d'humour d'un geste de passion qui serait oublié de Guibourc.<sup>26</sup>

Les retrouvailles de Guillaume et Guibourc à Orange s'effectuent dans l'émotion, la joie et la tendresse.<sup>27</sup> L'un et l'autre pleurent, en s'étreignant (vers 4245, 4248, 4250-51), mais cette tonalité est subtilement et discrètement subvertie. Guillaume est immédiatement soucieux d'affirmer sa fidélité à Guibourc. Sa précipitation est quelque peu comique<sup>28</sup> (vers 4258-50):

Li quens descent, Guiborc vet embraçant.  
«Dame, dist il, tenez vo covenant.»  
Li quens la bese, XX foiz en un tenant...

L'atmosphère d'effusions tendres est également altérée, faussée par la présence muette de Rainouart qui est entré avec Guillaume, en traînant son tinel derrière lui (vers 4246).

La tendresse et l'humour sont encore curieusement associés dans la chanson *d'Aliscans* avec la promotion inattendue au rang de personnages épiques du cheval Baucent et du tinel<sup>29</sup> de Rainouart. De surprenants duos de tendresse sont constitués. Submergé par les vagues de Sarrasins, le comte Guillaume réserve un rôle privilégié à son destrier auquel il s'adresse comme à un être humain,<sup>30</sup> s'apitoyant sur son état, le remerciant pour les services rendus, rêvant d'un avenir qui aurait pu être plus heureux. Une intimité se crée, l'animal se montrant sensible et intelligent (vers 589-97), mais l'humour s'insinue au cœur de la tendresse, dans la mesure où le mutisme de Baucent est une image asymptotique de l'émotion réservée des humains. La scène se renouvelle, le couple se trouvant isolé sur un tertre. L'homme cajole et caresse l'animal, mais surtout les gestes de Guillaume établissent une égalité (vers 736):

Après l'acole par mout grant amistez...

La longueur et le parallélisme des deux scènes nous confirment le rapprochement de la tendresse et de l'humour dans une vision souriante.

Confident de Rainouart, le tinel recueille de la part du bon géant marques de tendresse et d'affection. Leurs relations sont tumultueuses, nuancées de fantaisie, ressemblent tour à tour à de l'amitié,<sup>31</sup> à de l'amour, passent d'une harmonie véritable aux querelles dépitées, puis aux réconciliations. L'habitude de Rainouart est de prendre son arme dans ses bras, de la couvrir de baisers (vers 3797), de s'adresser à elle comme à un chevalier («Certes, ne vos donroie/ Sire tinel...» vers 6785-86). La retrouvant cachée sous un tas de fumier, il pleure en la voyant souillée.<sup>32</sup> Situation grossièrement cocasse que l'humour associe au style épique traditionnel (vers 4014-16):

Qui le veïst et saillir et treper,  
Et son tinel besier et acoler,  
De grant merveille li poïst remembrer.

Les soldats se mettent à huer Rainouart (vers 4060); il est vrai qu'il n'utilise pas le même langage affectif que le commun des mortels. Seul Guillaume prend alors le parti de le défendre (vers 4061-65). Avec le jeune géant, la chanson associe ivresse, amour du bien être<sup>33</sup> et expression d'une tendresse exubérante (vers 4519-22). Dans la douce chaleur de la cuisine (vers 4562-64), Rainouart et son dnel sont étendus côte à côte comme des amants (vers 4565):

Il et si fust se jurent lez a lez...

Ailleurs, une comparaison explicite confirme que Rainouart éprouve, pour ainsi dire, une tendre passion à l'égard de son tinel (vers 4606-07):

Son tinel ot couchié delez s'eschine,  
Qu'il amoit plus que nul vallet meschine.

Il le repousse dans un geste passionnel d'affection dépitée quand il l'accuse d'être responsable de la mort de ses parents et cela ressemble fort à une querelle d'amoureux (vers 6854-72). Toutefois, impressionné par le terrible Haucebier, Rainouart revient vite sur son attitude, comme certains personnages de Molière qui, après un coup d'éclat fanfaron, font amende honorable et reconnaissent leurs torts. La réconciliation s'effectue sur un ton de confiance<sup>34</sup> et d'amicale complicité (vers 6885-86):

«Amis, dist il, nos somes acordez.  
Ci vient tel hom qui n'est pas mes privez...»

Elle efface le dépit, les soupçons, les reproches. La tendresse reprend ses droits dans un sourire.

Dans *Aliscans*, l'univers de la guerre sainte se transforme en monde plus nuancé. Le hiératisme et le sublime de la *Chanson de Guillaume*<sup>35</sup> laissent la place à une vision plus ondoyante; les lignes nettes et pures, parfois déconcertantes car elles sont liées à l'héroïsme, rare par définition, sont devenues des courbes, moins sûres, mais attachantes. Des personnalités plus complexes, plus humaines aussi, effacent au moins partiellement les modèles sociaux, moraux, marqués de hauteur et de dignité, mais un peu froids.<sup>36</sup> L'élite épique gagne en humanité sans déchoir, car seuls les meilleurs sont capables de tendresse. *Aliscans* se caractérise par l'art de la nuance, c'est pourquoi la tendresse, élégance du cœur, par son raffinement et sa distinction, fait oublier la violence traditionnelle. De fait, le poète d'*Aliscans*, de manière bien séduisante, a mis l'accent sur les subtilités de l'âme humaine: limité par les possibilités techniques de la chanson de geste, il s'est fondé sur des changements de perspective, sur l'art du dialogue, de la mise en scène, sur des équivalences et des transpositions. L'esthétique de l'alternance et de la discontinuité permet aux oasis de tendresse de s'insinuer dans le tragique. Une distance de bon aloi, non dénuée d'esprit, maintient un équilibre de bon goût.

## NOTES

<sup>1</sup>Cet article a fait l'objet d'une communication au 27th International Congress on Medieval Studies organisé par la Western Michigan University (Kalamazoo, Michigan, 7-10 mai 1992). Elle a été présentée dans le cadre d'une session organisée en l'honneur du Professeur Hans-Erich Keller (Columbus, Ohio) à qui nous avons été heureux de rendre un amical hommage. Nous remercions vivement l'American-Canadian Branch de la Société Internationale Rencesvals de nous y avoir invité et le Professeur Rupert T. Pickens (Lexington, Kentucky) d'avoir veillé avec grand soin sur notre séjour aux Etats-Unis.

<sup>2</sup>Toutes nos citations sont fondées sur l'édition de Cl. Régner, *Aliscans* (Paris, Champion: 1991) 2 tomes (CFMA 110-111). Une traduction en français moderne, préparée par B. Guidot et J. Subrenat, paraîtra en 1992, également chez Champion (Collection des Traductions des CFMA 49). Elle contient une bibliographie que l'on pourra consulter (pour les éditions et adaptations antérieures, ainsi que pour les études, ouvrages et articles).

<sup>3</sup>Car il est vrai que les épisodes où dominent la cruauté et la mort sont largement majoritaires, si l'on se fonde sur le nombre de vers utilisés, mais ce mode d'évaluation n'est pas unique.

<sup>4</sup>Pour *Aliscans*, les analyses simultanées de J. Frappier restent indispensables. Voir *Les chansons de geste du Cycle de Guillaume d'Orange* (Paris, SEDES: 1955 et 1965) 2 tomes, notamment tome I, 235-78.

<sup>5</sup>Voir M. Tyssens, «Relectures de la Geste des Narbonnais,» *Au Carrefour des routes d'Europe: la chanson de geste*, Publications du CUER MA, Senefiance n° 20 (Aix-en-Provence: 1987), I, 163-95; J. Wathelet-Willem, «Aliscans, témoin de l'évolution du genre épique à la fin du douzième siècle,» *Mélanges Ch. Foulon* (Rennes: 1980), I, 381-92; B. Guidot, *Recherches sur la chanson de geste au treizième siècle d'après certaines œuvres du Cycle de Guillaume d'Orange* (Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence: 1986), 2 tomes, *passim*.

<sup>6</sup>De la même manière, Rainouart, qui exige le baptême de son adversaire, refuse tout attendrissement avec son frère Vale-grape qu'il finit par tuer (vers 6597-6603). Il le regrettera par la suite (vers 6646-47). Il est cependant saisi d'émotion et d'un soupçon d'admiration pour Baudus, finissant par lui dire (vers 7120-21):

«Forment t'amasse et tenisse en chierté  
Se tu creüsses el roi de maiesté.»

La demande de conversion formulée par l'émir le ravit et il n'hésite pas à l'étreindre (vers 7328-32, 7338, 7346-47).

<sup>7</sup>Pour les réactions spontanément chrétiennes de Rainouart, voir B. Guidot, «Aliscans: structures parentales ou filiation spirituelle?», *Les relations de parenté dans le monde médiéval*, Publications du CUER MA, Senefiance n° 26 (Aix-en-Provence: 1989) 25-45.

<sup>8</sup>La très profonde émotion et le désespoir de Guillaume, au moment où il découvre son neveu gravement blessé, sont traduits par un vocabulaire fortement marqué par l'excès dans les notations affectives: «forment s'est démentez» (vers 768), «toz en est abosmez» (vers 775), «De grant douleur est li quens tressüez» (vers 776), «Ne pot mot dire tant par fu adolez» (vers 780).

<sup>9</sup>Dans le domaine guerrier, notons que la tendresse est souvent liée à la nécessité d'un retour sur soi, au pressentiment de la mort. Vivien, qui n'a plus d'espoir pour lui-même, répond avec douceur à Bertrand qui l'assiste. Mais le tête à tête est indispensable: on comparera avec l'épisode - qui manque de toute tendresse, parce que le cercle est ouvert à trop de personnes - au cours duquel Vivien s'adresse à ses quatorze guerriers survivants. Même intuition de la mort, mais l'atmosphère est différente.

<sup>10</sup>A cet égard, voir les trois articles de J. Wathelet-Willem, «Le personnage de Rainouart dans la *Chanson de Guillaume* et dans *Aliscans*,» *Studia Romanica*, Heft 14 (1969) 166-78, «Les parents de Rainouart,» *Le Moyen Age* 83 (1977) 53-70 et «Guibourc, femme de Guillaume,» *Les Chansons de geste du Cycle de Guillaume d'Orange. III. Les Mariages-Guibourc. Hommage à J. Frappier* (Paris: 1983) 335-55.

<sup>11</sup>Le sujet parlant ne procède pas autrement en français moderne courant, lorsqu'il recourt à l'interversion affective des genres ou modifie l'emploi attendu du pronom personnel. Voir M. Cressot, *Le style et ses techniques. Précis d'analyse stylistique* (Paris, PUF: 1959) 67 et 70-73.

<sup>12</sup>Lorsqu'il retrouve Guillaume, Hernaut de Gironde l'embrasse «et sovent et menu» sur les yeux, la face, le cou, la poitrine, mais il s'agit simplement de joie fraternelle (vers 2617a-23).

<sup>13</sup>Nous traiterons plus loin le cas de la première rencontre en tête à tête de Rainouart et Guibourc (vers 4604-40).

<sup>14</sup>Vers 172a-463, 1083-2023, 2865-3308, 3315-3796, 4985-6596, 7347-7797, 7867-8185.

<sup>15</sup>C'est-à-dire en l'absence de l'être cher. Nous avons créé cette formule en conservant en mémoire celle de J. Giono dans le *Chant du Monde*: il parle d'obsèques «à corps absent.»

<sup>16</sup>*Alisc.*, vers 497-501 et notamment vers 499-501:

«Dame Guiborc, douce suer, bele amie,  
La nostre amor sera hui departie,  
A torjorz mes nostre joie fenie.»

<sup>17</sup>Sur cette prestigieuse famille, voir D. Hoggan, *La biographie poétique de Guillaume d'Orange* (Strasbourg: 1953), 2 tomes, thèse dactyl, et surtout J.H. Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale. Structures trifonctionnelles et mythes indo-européens dans le Cycle des Narbonnais* (Paris: 1981).

<sup>18</sup>Sans doute a-t-il le pressentiment de leur lien de parenté; en tout cas, il refuse de parler de ses origines avant de revenir de l'Archant (vers 4659-63).

<sup>19</sup>Guillaume qui se reproche d'avoir failli à son devoir approuve sans protester (vers 2217-18):

«Ce qu'ele dist est vérité provee;  
A grant dolor iert mes ma vie usée.»

<sup>20</sup>Toute tentative de réflexion portant sur ce thème amène à consulter en priorité la thèse de Ph. Ménard, *Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age (1150-1250)*, (Genève, Droz: 1969).

<sup>21</sup>J. Frappier, *op. cit.*, tome I, 258, écrivait: «Voilà un trait sentimental et romanesque inconnu de G<sup>2</sup>, qui introduit... un coloris nouveau dans le genre épique.»

<sup>22</sup>Pour la jalousie ridicule dans la littérature médiévale, voir Ph. Ménard, *op. cit.*, 249-50.

<sup>23</sup>Evoqué dans le *Siège de Barbastre*, éd. J.L. Perrier (Paris, Champion: 1926) vers 3535-46.

<sup>24</sup>Ph. Ménard, *op. cit.*, 382. Le serment de Guillaume n'a rien à voir non plus avec les vœux souvent présents dans les romans arthuriens, singulièrement au XIII<sup>e</sup> siècle. Aucune «vanité ostentatoire»; il ne fait pas non plus «assaut d'extravagances» (*op. cit.*, 383)

<sup>25</sup>Dans les chansons de geste les personnages ne s'identifient pas à la voix. Sur cette question, voir U. Molk, «Das Motiv des Wiedererkennens an der Stimme im Epos und höfischen Roman des französischen Mittelalters,» *Romanistisches Jahrbuch* 15 (1964) 107-15.

<sup>26</sup>On sait que la société médiévale est tout entière fondée sur un grand respect de la parole; sans doute la chanson d'*Aliscans* contient-elle une critique à l'égard d'une possible dérive de comportement: un formalisme sclérosant s'y trouverait dénoncé.

<sup>27</sup>C'est la seconde fois que Guillaume se présente devant les murailles de sa cité. Son épouse, à nouveau, ne veut pas le reconnaître, l'oblige à enlever son heaume, avant de lui ouvrir les portes en hâte (vers 4221-44).

<sup>28</sup>Ce que l'on pourrait traduire par «Le comte met pied à terre, va prendre Guibourc dans ses bras: «Dame, dit-il, voici ce que je vous avais juré.» Il l'embrasse alors vingt fois de suite...» (traduction B. Guidot et J. Subrenat).

<sup>29</sup>Voir J. Wathelet-Willem, «Quelle est l'origine du tinel de Rainouart?», *Boletijn de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona* 31 (1965-66) 355-64.

<sup>30</sup>Le discours destiné à Baucent s'étend sur 21 vers (de 568 à 588), alors que l'invocation à Dieu tenait en un seul vers (566), de même que l'évocation de Guibourc (567).

<sup>31</sup>Bien qu'il veille à ne pas s'en séparer (vers 4427-28, 4445-48), Rainouart oublie son tinel à plusieurs reprises.

<sup>32</sup>La laisse LXXIX contient une reprise en parallèle (vers 4051-61).

<sup>33</sup>Le lien entre bien être et tendresse est maintenu parfois au prix de quelque invraisemblance: l'armée étant partie en campagne, cela n'empêche pas le texte de dire que Rainouart se couche dans la cuisine non loin du feu avec son tinel (vers 4960-66).

<sup>34</sup>On remarquera la formule d'interpellation, l'emploi du présent qui actualise et celui de la litote «qui n'est pas mes privez...»

<sup>35</sup>Sur cette chanson, voir J. Wathelet-Willem, *Recherches sur la Chanson de Guillaume. Etudes accompagnées d'une édition* (Paris, Belles Lettres: 1975) et Fr. Suard, *La Chanson de Guillaume*, texte et traduction (Paris, Bordas: 1991).

<sup>36</sup>C'est ce que J. Wathelet-Willem appelait la perte de «l'unité quelque peu monolithique des héros épiques» (article des *Mélanges Ch. Foulon*, I, 384).



## Errata

In Volume 17, Nos. 1-2, p. 105, we neglected to mention that Bernard Guidot not only compiled the bibliography for *Littérales X* on *La Geste des Lorrains*, but also wrote its liminary article. We hope he will forgive us this oversight.

In Volume 17, Nos. 3-4, the following text was inadvertently omitted from Alfred Büchler's article, "*Olifan, Graisles, Buisines and Taburs: The Music of War and the Dating of the Oxford Roland*", and should have been his first footnote: "I am indebted to Professor Joseph J. Duggan for generously sharing information and for helpful suggestions and criticism. I should also like to acknowledge here particularly the privilege of Professor Yakov Malkiel's counsel and encouragement in the continuing quest for the True Buisine." We regret our error.

